

Syracuse.

Singapour, Bornéo, détroit de Macassar, avril 1976.

C'était le jour de la pêche du thon jaune, il y avait foule autour des quais du vieux port, les gens criaient, les pêcheurs arrivaient les uns après les autres, un brouhaha monstre régnait et moi, Ernest Guévareuse, breton de pure souche, je cherchais en vain trois matelots pour mener à bien mes projets de botaniste marin reconnu mondialement.

En traversant avec peine la foule grouillante, je réussis à m'immiscer sur un petit promontoire branlant. Une fois dessus, je lâchai un élégant et majestueux : « Eh ! bande de ploucs, y aurait pas trois ou quatre bonhommes qui voudraient embarquer dans mon vaissous marin ? ».

Les gens me regardaient consternés mais une dizaine de personnes levèrent la main et vinrent jusqu'à moi.

Après mûres réflexions, j'en choisis trois, deux hommes et une femme.

Le premier s'appelait Amin, il dormait tout le temps, du coup je l'appelai Amin dodo...

Puis il y avait Pol, un bon pote à moi quand j'avais 8ans, un type très agréable, bien que je ne sache comment nos chemins avaient pu se croiser.

Et il y avait Kadha, une sacrée fille qui pendant sa jeunesse avait fait plein de bêtises notamment en Libye, je ne cherchai pas à en savoir plus, elle me faisait peur avec ses ray-ban fissurées.

Bref, nous étions motivés pour percer le mystère du plancton fluorescent et nous étions prêts à y aller Franco.

Le lendemain, je leur avais donné rendez-vous sur le huitième ponton à l'heure où le coq braille. Kadha et Pol étaient là, seul Amin manquait à l'appel et je compris rapidement que cette marmotte pionçait encore donc je sautai sur ma tricyclette à roulements hydrauliques pour le ramener dans le vaissous marin.

Aux alentours de midi nous partîmes donc avec maintes provisions réclamées par mon estomac. Kadha s'occupait des commandes du vaissous, Pol de la cuisine, Amin, lui, avant qu'on plonge dans les abysses, avait abattu des mouettes avec son lance-pierre pour nous faire des oreillers bien douillets, à présent il dormait... Quant à moi, je m'étais assigné aux recherches surnaturelles que je menais dans mon laboratoire.

Aux environs de dix-huit heures, nous atteignîmes les quatre cents mètres de fond. Je devinai qu'il était dix-huit heures car ma montre s'était brisée avec la pression.

Pol pleurait parce que sa petite femme lui manquait déjà, du coup dans un élan de compassion, je lui donnai un coup de cidre breton, quimperois même, il retrouva aussitôt le sourire puis je lui servis un deuxième verre et là nous échangeâmes des blagues salaces, encore un troisième et il se mit à chanter gaiement pendant deux heures tandis que Kadha fulminait...

Moi, j'étais hilare, Amin quant à lui... dormait.

Le plancton fluorescent se trouvait à huit-mille mètres de fond, donc, sachant que notre progression était lente, je passais le temps en travaillant sur les vitamines B12 ou les arcs-en-ciels car même si j'étais botaniste marin, j'avais toujours apprécié la chimie, ainsi que la physique d'ailleurs.

A l'école, j'excellais dans ces domaines, ça me passionnait tellement que je sermonnais tous les gens qui osaient parler pendant le cours.

Le cinquième soir je n'avais dormi que deux fois depuis le départ et je me sentais harassé, alors je me glissai jusqu'au lit, près de Amin, fidèle au poste.

Nos hublots de 48 centimètres d'épaisseur résistaient à la pression alors de temps en temps je me penchais pour observer ce petit monde inconnu de l'humain. C'était fascinant, il y en avait pour tous les goûts, certaines espèces de poissons étaient toutes petites et d'autres gigantesques, les méduses scintillaient dans le noir et semblaient accompagner notre vaisseau, certaines changeaient de couleurs, d'autres disparaissaient... c'était un spectacle des plus grandioses et je prenais conscience de la chance inouïe que j'avais.

Ça y est, enfin nous arrivions à six-milles mètres de fond après neuf jours, mais depuis quelques heures notre moyen de transport subissait d'intenses secousses rythmées par des « bunk » dans la coque.

Nous étions tous inquiets et apeurés et pour tenter de détendre l'atmosphère, je sortis ma flûte de pan bolivienne mais au fur et à mesure que je jouais, je voyais mes acolytes se décomposer.

Après mon manque de succès incontesté, je me tus et un silence mortuaire régna...

J'avais deux hypothèses, c'était soit les alternatives radio-sismiques une fois passé six mille mètres de fond, soit un phénomène marin strictement inconnu de l'homme.

Le mystère planait et je décidai de le percer alors je penchai mon visage vers le hublot et là stupéfaction !

En face de moi se trouvait un gigantesque être marin !

De quoi s'agissait-il ? Je n'avais jamais vu ni imaginé rien de tel, un mélange entre le kraken et le monstre du Loch Ness !?

J'étais peut être un des hommes les plus calés au monde en connaissance des abysses mais là, bouche bée, regard bovin, je contemplai cette merveille de la nature avec ses yeux jaunes perçants, ses écailles irisées recouvrant un corps serpentiforme d'une quinzaine de mètres.

La stupeur s'imposa... Nous étions tous pétrifiés mais émerveillés, nous ne pouvions faire quoi que ce soit alors nous prîmes des photos du spécimen merveilleux puis, pour disperser l'ombre de nos craintes, nous bûmes gaiement en dansant sur des morceaux d'Henri Salvador.

La soirée qui semblait avoir pris une mauvaise tournure devint la meilleure de toutes et nous comprîmes peu à peu que cet animal était inoffensif et qu'avec notre instinct primitif d'humain, nous avions pris peur. L'éthanol avait adouci notre vision et à force de contempler cet animal, nous nous attachions à lui... le plancton fluorescent devenait une futilité totale à mes yeux parce que cet animal et non ce monstre était désormais tout l'intérêt de notre descente infernale.

Le lendemain, je mesurai notre spécimen grâce aux photos prises, celui-ci avoisinait les vingt-et-un mètres de longueur pour un poids estimé à neuf-cents kilos.

Nous ne le revîmes plus, peut être avons-nous quitté son terrain de chasse, peut être s'était-il désintéressé de notre vaisseau marin, peut être n'était ce finalement qu'une hallucination, mais non, les photos étaient bien réelles...

J'étais subjugué et je ne réalisai que difficilement la chance que j'avais.

Désormais je devais lui donner un nom avant de me rendre à l'institut des découvertes maritimes, alors je réunis mes acolytes et nous débattîmes pendant près d'une demi-heure, lorsqu'une chanson d'Henri Salvador qui tournait en vinyle quand j'avais aperçu pour la première fois l'animal me revint en mémoire, c'était Syracuse, je proposai alors mon idée à mes amis et ils hochèrent affirmativement la tête.

Cet animal fût donc baptisé Syracuse et il demeura le plus grand spécimen marin jamais découvert.

Quant à moi, si je fus flatté, je fus aussi quelque peu abattu d'être nommé ministre des sciences et de la recherche, mon instinct de routard allait s'éteindre et je deviendrai un bureaucrate bien avachi dans son fauteuil de ministre, un syracuse en col blanc...